

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres



Montréal, samedi 17 février 1990

Christiane Teasdale ou le désir de tout réinterpréter

GUY FERLAND

DU PLUS loin qu'elle se souvienne, Christiane Teasdale a toujours été hantée par l'idée de la mort.

« J'étais très jeune et je ne pouvais m'endormir parce que je pensais à la mort et je trouvais ça terrible », raconte-t-elle en riant. Tout l'univers du jeune auteur, qui vient de publier son premier livre — *À propos de l'amour* au Boréal —, est là dans cette réplique. Il est formé d'une sorte de tension entre l'humour et la gravité qui traduit admirablement l'ambiguïté des êtres humains.

« À cinq ans, se souvient-elle, j'écoutais ma mère raconter magnifiquement des aventures extraordinaires et je lui disais que malheureusement, moi, je ne pourrais jamais raconter des histoires semblables parce que ma vie, qui commençait, ne pouvait être remplie d'anecdotes aussi savoureuses. Ça faisait rire ma mère aux éclats. »

À propos de l'amour n'a pas besoin d'aventures extraordinaires pour séduire les lecteurs. Ce recueil de nouvelles, construit comme un roman, charme d'abord le lecteur par un style personnel maîtrisé qui sert à merveille des petits récits en apparence anodins. Dans chacune des histoires, il n'y a jamais d'effets recherchés, mais toujours une profondeur de vue sur les êtres qui prouve qu'on a affaire à un véritable écrivain.

Le recueil s'ouvre par une gifle qui secoue le lecteur. « Je vou-

lais, comme première nouvelle, écrire une sorte de rite de passage. » Le rite en question est constitué de la première révolte d'une fillette contre son père à qui elle administre une magnifique gifle.

Voilà, l'éléments de base est posé : la figure du père représentant l'autorité contre laquelle on se positionne toujours au cours de sa vie.

« Mes personnages féminins, qui sont tous pour moi la même personne à différents moments de sa vie, n'haïssent pas leur père. Elles sont plutôt à un moment de leur vie où elles prennent conscience de la relativité des choses et elles comprennent que leur père ne peut pas être parfait. L'amour que voue une fille à son père est terrifiant. Pour elle, le père représente la perfection incarnée. Si celui-ci n'est pas à la hauteur de cette aspiration, la déception est telle qu'elle ne pardonne pas. Et cette déception détermine par la suite toutes les relations amoureuses. »

Pour décrire ce moment ultime, ce passage entre les illusions sur les adultes qu'on voit enfant en noir et blanc, Christiane Teasdale utilise une écriture simple, toute en retenue et demi-teintes. « Le titre lui-même du recueil, *À propos de l'amour*, est un clin d'oeil un peu menteur, confie l'auteur. Il serait plus conforme de parler des ruelles de l'amour, parce que les nouvelles ne sont pas sentimentales, mais explorent le terrain mouvant des relations amoureuses avec le père ou ses substituts. »

À l'origine de ces nouvelles, il y avait cette vision des rapports amoureux et également une tentative de séduction. « Écrire, c'est essayer de communiquer. Pourtant, lorsque j'écrivais ces

nouvelles, je ne pensais jamais aux lecteurs éventuels. C'est un tel plaisir de refaire la vie, de trouver de la cohérence dans des événements disparates et d'expliquer, qu'on ne pense à rien d'autre. » Cette contradiction — désir de communiquer et solitude indépassable — fait partie de la vie de Christiane Teasdale. Comme de tout le monde, du reste.

Christiane Teasdale, née à Montréal il y a une trentaine d'années, voulait d'abord être pianiste. Mais une tendinite aiguë a fait avorter son rêve à l'adolescence. Elle se tourne alors, de façon irraisonnée, vers le chant. « Je désirais par-dessus tout réinterpréter. Depuis mon plus jeune âge, je réinterprétais tout ce que j'entendais. Ce désir est peut-être la source de mes études en histoire, à McGill et à Washington, et surtout de mon inclination à l'écriture. »

À la suite de ses études, Christiane Teasdale se lance dans le monde de la rédaction, de la traduction et de la révision de textes. Jusqu'au jour où elle sent que son projet d'écriture est au point : un roman par épisodes distincts dans lequel le personnage principal grandissait. Mais des obstacles dans la construction l'obligent à composer chaque partie séparément et à créer des personnages indépendants.

Cela lui a permis d'inventer des êtres humains aussi paradoxaux, aussi ambivalents et aussi contradictoires que les gens qu'elle côtoie tous les jours.

La composition du recueil fut un moment de grâce pour Christiane Teasdale. « On est tellement bien lorsqu'on peut réorganiser la vie qu'on ne veut plus en sortir, parce que la vraie vie n'est jamais comme on la désire. »



Christiane Teasdale

PHOTO JACQUES GRENIER

Cette lucidité implacable est la caractéristique de toutes les « héroïnes » d'*À propos de l'amour*. « C'est que ces fillettes, ou ces jeunes femmes, arrivent au moment de la brisure, constate l'auteur. Elles réalisent qu'il n'y a ja-

mais rien de nettement défini, de tout à fait bien ou tout à fait mal. Cette cassure dans la vision unilatérale du monde n'est jamais complètement refermée et les personnages devront vivre avec une faille en elles. L'accès à la lu-

cidité est toujours un moment douloureux », conclut la jeune auteur avec un sourire malicieux.

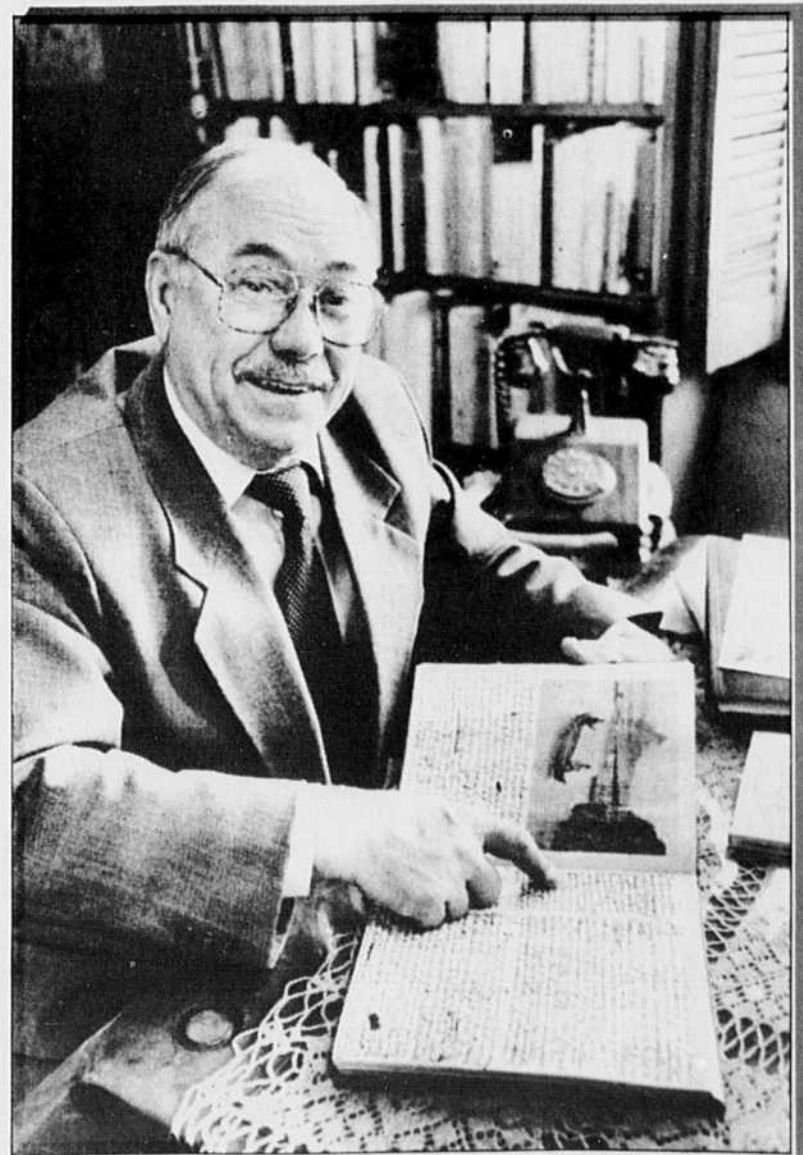
Cela dit, les nouvelles d'*À propos de l'amour* sont toutes teintées d'humour. Par les petits détails de la vie quotidienne, Christiane Teasdale parvient à créer une atmosphère de sympathie à l'égard d'hommes difficiles à vivre. « J'ai voulu transmettre le désarroi des gens pris avec leur liberté et qui ne savent pas réévaluer tout en faire. Ils se réfugient, par peur de l'échec, dans la solitude, dans les demi-vérités, dans les petites lâchetés... »

Et le complexe d'Oedipe dans tout ça ? « Il est faux de croire que seuls les garçons doivent surmonter la figure du père pour enfin réaliser des choses, explique l'auteur. Les filles aussi ont cet obstacle à surmonter. Mais c'est plus pernicieux parce qu'elles n'ont pas ce modèle à imiter. Pour parvenir à négocier avec les contradictions de la vie, elles doivent se rendre compte que c'est d'elles, en partie, que la vie doit venir. »

Ce deuxième temps de la prise en charge de l'existence éphémère est superbement rendu dans la dernière nouvelle du recueil, qui se termine sur un moment de grâce presque mystique, une épiphanie à la Joyce. « J'ai failli enlever cette nouvelle du livre, parce que je la trouvais trop sentimentale et je sentais que je ne maîtrisais pas le sujet complètement », avoue Christiane Teasdale. C'est peut-être ce qui donne à ce dernier récit une touche romantique qui traduit une ouverture du personnage vers une acceptation de la vie telle qu'elle est.

Ainsi, Christiane Teasdale nous laisse sur une note d'espoir à l'image de son charmant sourire qui dit oui à la vie.

Mon livre me fait peur — Henri Tranquille



Henri Tranquille devant son manuscrit.

PHOTO JACQUES GRENIER

FRANÇOISE LAFLEUR

JE VEUX qu'on soit sincère et, qu'en homme d'honneur, on ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur, répliquerait Alceste à Philinte dans *Le Misanthrope* de Molière.

Ces propos pourraient tout aussi bien sortir de la bouche d'Henri Tranquille dont l'acuité du regard et la franchise du discours feront en sorte de délecter les uns et d'éloigner les autres.

Son dernier livre paru en janvier aux Éditions du Méridien se veut, selon les propos mêmes de l'auteur, « un agenda barbouillé depuis le 1er janvier 1984... simple énumération de mes faits et gestes... qui s'est peu à peu transformé en un cahier de réflexions ». Intitulé *1984 — Les Gens du livre*, ce carnet de notes devient un témoin original de maints détails d'une partie de notre histoire.

Suivant le conseil de son ami littéraire Marc-André Poissant qui lui suggérait en 1983 d'écrire dans un agenda quelques idées chaque jour, l'ex-libraire Henri Tranquille s'est mis à noter au fil d'événements littéraires commentaire sur commentaire, écrivant très spontanément

ses pensées secrètes inspirées tantôt d'une rencontre, tantôt d'une lecture, tantôt des agissements des uns et des autres.

« Quand je dis que mon livre me fait peur », explique Henri Tranquille, « c'est que je sais que certains passages blesseront des gens. Et cela me fait de la peine de savoir que je fais de la peine à certains. Il y a, bien sûr, un effet de « boomerang ». Mais, j'ai voulu laisser mes notes telles quelles, comme on les trouve dans mon brouillon original. Chacun peut un jour ou l'autre écrire ses mémoires, ses souvenirs, son journal et plus hardiment ses pensées. Mais, je ne veux pas donner à ce livre l'importance d'un journal; je l'aurais d'ailleurs intitulé *Brefs commentaires sur mes éphémérides*. »

« J'ai écrit ce que je ressentais sans ambages, d'une façon parfois un peu drue, sans jamais penser que cela pourrait être publié un jour, tel un livre de conversation tenue seul à seul. Le manuscrit, laissé tel quel, peut devenir explosif aux yeux de certains. Je suis un peu comme Alceste dans *Le Misanthrope* dans mes écrits alors que, dans la vie sociale, je peux plutôt paraître comme Philinte. La sincérité écrite est beaucoup plus visible. »

Mais Alceste est-il vraiment misanthrope ? Il est franc, direct, sans flagornerie. La franchise, par sa nature même, peut parfois blesser telle une flèche empoisonnée. Si les propos d'Henri Tranquille se révèlent

parfois crus, le ton n'est pas vraiment méchant. Jean-Claude Trait avait d'ailleurs déjà écrit parlant de l'homme : « Henri Tranquille, le guide des milliers d'étudiants, le druide de milliers de bouquinières, l'orienteur de maintes carrières littéraires, et pourtant un homme si simple ». Libraire pendant 38 ans, l'ex-Monsieur Livre du Salon du livre de Montréal nous livre ici de l'inattendu sur le monde des lettres au Québec. Les plus susceptibles s'en choqueront; les plus modestes s'en réjouiront ou en rigoleront. Car, Henri Tranquille, même au milieu de ses commentaires les plus acerbes, garde toujours le même sens de l'humour.

Combien d'entre nous auront un jour dit à Henri Tranquille, le libraire : « c'est vous qui m'avez appris à lire ». Bon nombre auront été « fouinés » des heures et des heures dans son commerce et la recherche d'un auteur à lire, à explorer, demandant au maître de leur prodiguer ses conseils. Et plusieurs, sous son influence littéraire, passeront de simples lecteurs à de grands lecteurs suivant les traces du « gourou » des lettres d'une époque.

Né à Montréal le 2 novembre 1916, aujourd'hui retraité, Henri Tranquille continue d'être actif dans le milieu, co-animant avec Yves Gauthier les soirées des « Gens du livre » tous les premiers mardis de chaque mois où les intéressés peuvent venir rencontrer un auteur invité et en

profiter pour échanger leurs points de vue sur la littérature, tant celle d'hier que celle d'aujourd'hui. Henri Tranquille avait fondé en 1962 cette association en collaboration avec Jean-Jules Richard.

Tout comme ses livres précédents, *Lettres d'un libraire* (1976) et *Des lettres sur nos lettres* (1984), le nouvel ouvrage d'Henri Tranquille témoigne de la fermeté d'un homme qui continue de faire honneur, à sa manière singulière, à notre littérature. Verons-nous paraître les carnets de 1985, 1986, 1987, 1988 ?... « Peut-être », répondra-t-il. « Cela dépend de ce que j'y retrouverai, du degré plus ou moins explosif des propos. Et, bien sûr, cela dépendra également du succès qu'aura mon livre sur 1984. »

Un autre rêve lui tient à cœur : celui de pouvoir publier un jour *Des lettres dangereuses*, que ce soit de son vivant ou après sa mort. Maintes lettres intéressantes, jusqu'ici restées dans l'ombre, où se glissent des réflexions bourruées et piquantes comme, par exemple, cette phrase entre autres écrite lors de la crise d'octobre 1970 : « Que Robert Bourassa soit l'otage ligoté du cynique Trudeau me terrorise ». Propos outrageants, pour lesquels il aurait pu être emprisonné comme l'ont été alors plusieurs intellectuels de l'époque sous la loi sur les mesures de guerre.

Défenseur acharné des jeux Voir page D-6 : Henri Tranquille

LA SOLITUDE

186 p. — 17,95

Ce livre collectif réunit les communications de la seizième Rencontre québécoise internationale des écrivains, chacun des participants cherchant à circonscrire l'une des dimensions existentielles de la solitude.

• L'HEXAGONE

LA SOLITUDE

• L'Hexagone

lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

L'ÉCRIVAIN ET LA LIBERTÉ

Voici rassemblées dans ce volume les communications de la dix-septième Rencontre internationale des écrivains, sur le thème du rôle de l'écrivain dans l'exercice et la défense de la liberté dans la société

140 p. — 16,95 \$

• L'HEXAGONE

Le plaisir des Livres

Novalis quitte Ottawa pour Outremont

MARIE LAURIER

NOVALIS aura désormais pignon sur rue Hutchison à Outremont et c'est de cette adresse que cette maison d'édition bilingue à caractère religieux établira ses principales opérations.

Ce déménagement n'empêchera pas l'équipe rédactionnelle, dirigée par le père Michel Maillé, de continuer son travail depuis l'Université Saint-Paul d'Ottawa. Novalis, mot latin qui signifie « terre fraîchement labourée », publie à près d'un million d'exemplaires, entre autres, les diverses éditions — dominicale, mensuelle et à gros caractères — du *Prions en Église* et son pendant anglais, *Living with Christ* — sorte de mini-missel qui est également diffusé en Europe par les soins des entreprises Bayard-Press.

En déménageant ses pénates à Montréal, du moins ses services de commercialisation, de fabrication et d'administration, Novalis entend intensifier sa percée sur le marché canadien mais également aux États-Unis et en Europe. Ses publications à prix populaires ainsi que son désir de vulgariser le plus efficacement possible le message évangélique fait de cette maison « une des premières au pays quant à l'importance de ses tirages et de son rayonnement », rappelait cette semaine le directeur Maillé de-

vant une foule d'invités venus célébrer l'arrivée de Novalis dans la métropole. Parmi eux, on remarquait la présence de Mgr Jean-Claude Turcotte, évêque auxiliaire de Montréal et plusieurs autres membres du clergé et du personnel ainsi que M. Pierre Desmarais II, président de Unimédia qui aura la responsabilité des opérations commerciales de l'entreprise.

Novalis a été fondé en 1935 par le père André Guay, o.m.i. sous le nom de Centre catholique de l'Université d'Ottawa, elle-même di-

rigée par les Oblats de Marie-Immaculée. Sa première publication fut un petit missel intitulé *Prie avec l'Église* vendu un sou aux portes des églises. Depuis ce temps, la maison a changé de nom et depuis ces dernières années, elle a pris une expansion internationale en établissant des liens avec les plus grands éditeurs religieux canadiens, américains, britanniques, français, belges, scandinaves, italiens, espagnols, allemands, irlandais et australiens. Novalis publie maintenant sept périodiques dans deux langues et complète la gamme de ses services aux abonnés par la publication de volumes et de matériel audio-visuel. Par exemple, depuis 1987, l'édition complète de *Prions en Église* est fabriquée sous licence et mise en marché par Bayard-Press, l'un des plus importants groupes de presse religieuse en Europe. En trois ans, le tirage du petit missel

sur le marché européen est passé de 15,000 à plus de 250,000 exemplaires. Novalis et Bayard viennent de signer un accord pour la publication éventuelle de versions espagnole, allemande et italienne.

Parmi les titres à succès parus récemment chez Novalis, on compte *Nos cris et nos rêves*, rédigé par un collectif de jeunes de 12 à 20 ans du diocèse de Saint-Hyacinthe sous la direction de Jean-Guy Roy, livre qui a retenu l'attention de l'Unesco qui viendra le parrainer à l'intention des jeunes, à la fin du mois de février. *La Bible de Jérusalem pour tous*, *Prières, souffle de vie* font partie des titres en gros caractères qui ont beaucoup de succès. L'équipe comprend une dizaine de rédacteurs à Ottawa et quelque 35 personnes à Montréal et les projets de co-édition et de co-distribution sont nombreux.

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Une présidente au Salon du livre de Québec

Les membres du Conseil d'administration du Salon du livre de Québec ont élu à l'unanimité madame Claire Bonenfant comme présidente de l'événement. Mme

Bonenfant, qui a fait carrière comme bibliothécaire dans diverses librairies et qui fut présidente du Conseil du statut de la femme de 1978 à 1984, est bien connue pour son implication dans les milieux littéraires et culturels de la capitale. Les autres membres de l'exécutif sont : MM. Jean Payeur, bibliothécaire, vice-président ; Denis Lebrun, éditeur, secrétaire-trésorier ; Guy Champagne, éditeur et Paul-André Bourque, auteur, directeurs. Denis Lebrun a également été désigné comme coordonna-

teur des activités jusqu'à l'engagement d'un directeur général. Devant l'impossibilité de tenir un Salon du livre cette année, les organisateurs ont formé un comité ad hoc afin de préparer un événement littéraire dès le printemps prochain au cours duquel on procédera à la remise des prix littéraires habituellement décernés lors du Salon du livre de Québec.

Juliet et Juliette en France

Marie Laberge, qui vient de publier un premier roman remarqué, *Juliet* au Borel, a fait l'objet d'un mini-reportage, mis en évidence par une grande photo, dans la livraison du début de février du *Nouvel Observateur* pour souligner la sortie française de son roman au Seuil. On la décrit d'abord en disant qu'elle est « jolie comme un coeur et on caractérise son talent en affirmant qu'elle écrit des pièces comme d'autres ourlent leurs nappes.

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies			
1	<i>L'immortalité</i>	Milan Kundera	Gallimard (1)*
2	<i>Les Pérégrines</i>	Jeanne Bourin	F.Bourin/Lacombe (2)
3	<i>La Maison Russe</i>	John Le Carré	Robert Laffont (3)
4	<i>Comme un orage en février...</i>	Marcelyne Claudais	Mortagne (-)
5	<i>La Petite Marchande de prose</i>	Daniel Pennac	Gallimard (-)
6	<i>Pluie d'été</i>	Marguerite Duras	P.O.L. (-)
7	<i>L'agenda Icare</i>	Robert Ludlum	Robert Laffont (5)
8	<i>Le Nègre de l'Amistrad</i>	Barbara Chase-Riboud	Albin Michel (-)
9	<i>Sire Gaby du lac</i>	Francine Ouellette	Quinze (6)
10	<i>Sous le soleil jaguar</i>	Italo Calvino	Seuil (10)

Ouvrages généraux			
1	<i>Les Vrais Penseurs de notre temps</i>	Guy Sorman	Fayard (1)
2	<i>Le Chemin le moins fréquenté</i>	Scott Peck	Robert Laffont (2)
3	<i>L'état du monde Collectif</i>		Boréal (2)
4	<i>J'ai vaincu la dépression et échappé au suicide</i>	Ginette Ravel	7 jours (-)
5	<i>La Fourchette d'or Tome II</i>	Soeur Angèle	Publicor (-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Libérite; Chicoutimi : Les Bouquinières; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium, Sherbrooke : Les Bibliaires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française. * Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

LA RECHERCHE

N° 218 - FÉVRIER 1990

LES PREMIERS RIZICULTEURS

par Takeru Akazawa

LA MALADIE D'ALZHEIMER

par Jacques Epelbaum et Yvon Lamour

VOYAGE AU CENTRE DE LA GALAXIE

par Rolf Güsten et Pierre Cox

LA LUMIÈRE COMPRIMÉE

par Elisabeth Giacobino, Claude Fabre, Antoine Heidmann et Serge Reynaud

JACQUES MONOD

ET LA BIOLOGIE MOLÉCULAIRE

par Bernardino Fantini

LES DEUX LOGIQUES DE L'INNOVATION

par Jacques Perriault

dossier

LES RÉGIONS ONT-ELLES UNE POLITIQUE SCIENTIFIQUE ?

par Madeleine Brocard et Yves-André Rocher

ETC.



5.95\$

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

samedi 24 février de 14h à 16h

A l'occasion du 20^e anniversaire du programme de littérature comparée de l'Université de Montréal

Lancement de la collection

L'UNIVERS DES DISCOURS

Éditions du Préambule seront présents parmi d'autres

MARC ANGENOT
WLADIMIR KRYSINSKY
WALTER MOSER
REGINE ROBIN

samedi le 3 mars de 14h à 16h

Dr. PIERRE MEUNIER
La chirurgie à l'Hotel-Dieu de Montréal au XIX^e siècle

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Samedi le 10 mars de 14h à 16h
PIERRE MORENCY
L'oeil américain

BOREAL

samedi 17 mars de 14h à 17h

Le Diable en Personne

ROBERT LALONDE

Éditions du Seuil

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h et à 20h

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél. : 274-3669

Un mépris scandaleux

DU VISUEL à l'écrit, peu importe. Fernande Saint-Martin trouve toujours un sujet ou une occasion pour exposer son mépris de la culture québécoise.

L'interview de Jean Royer (*LE DEVOIR*, 13 janvier) nous rappelle qu'elle a « toujours répété que l'anti-intellectualisme, c'est la tradition la plus vivace au Québec », que non seulement « elle n'est pas disparue » mais que des écrivains, des romanciers, des poètes maintiennent cela, c'est, dit-elle, un scandale. Ainsi, elle peut proclamer que, si ses recherches amorcées du côté littéraire ont évolué vers les arts visuels, c'est parce que le milieu des écrivains n'a jamais été aussi dynamique que celui des arts visuels.

Du haut de son arrogance académique, elle affirme que nos écrivains ne peuvent parler de littérature entre eux, parce qu'ils ne possèdent pas, dit-elle, un certain vocabulaire appartenant à l'appareil théorique, duquel appareil serait maintenant bien pourvu le milieu des arts visuels.

Mais au fait, madame, de quel milieu visuel parlez-vous ? Du milieu qui gravite autour des artistes ? Du milieu qui théorise sur l'art ? Du milieu qui se nourrit à même les créateurs ? Dy-

namique vous le voyez ? Remerciez donc les artistes qui nous laissent le champ libre d'écrire ce que vous voulez pendant qu'eux continuent, bien malgré eux, à bien vous nourrir. Les écrivains ne sont peut-être pas aussi tolérants, parce qu'entre écrivains...

Le Québec d'aujourd'hui manque d'assises culturelles et ne peut se suffire à lui-même, affirmez-vous encore avec votre outrecuidance coutumière.

Vous devriez pourtant être à même de savoir que l'art devient international, c'est-à-dire qu'il peut voyager d'un pays à l'autre, d'une culture à l'autre, quand il a atteint l'universel. L'universel prend source dans la culture.

Une culture qui ne peut prendre racines dans son milieu est forcément à la remorque des autres cultures, et vouée au mimétisme, mimétisme qui n'intéresse que le milieu qui lui refuse racines. Ce milieu, votre milieu, madame, est, a été, et sera toujours et partout, dénoncé par les créateurs.

Vous pensez de plus qu'il faut une réforme de l'éducation ? Qui va la faire ? Nous n'avons, toujours selon vous, pas de psychologues majeurs, ni de sociologues, ni d'anthropologues, ni de

philosophes de premier plan et à peine quelques théoriciens de l'art. Évidemment, votre ignorance de ce milieu vient du fait que vous l'avez quitté pour celui plus facile où vous pouvez régner en maître absolu puisque les artistes n'en ont que faire de vos théories. Comme nous croyons, avec vous, qu'une réforme de l'éducation s'impose, nous avons pensé vous soumettre ce court extrait des *Somnambules*, d'Arthur Koestler, un vrai intellectuel, choisi spécialement pour vous hors Québec.

« Mais il y avait un groupe puissant dont l'hostilité envers Galilée ne devait jamais désarmer; c'était les aristotéliens des universités. Comme nous croyons, avec vous, qu'une réforme de l'éducation s'impose, nous avons pensé vous soumettre ce court extrait des *Somnambules*, d'Arthur Koestler, un vrai intellectuel, choisi spécialement pour vous hors Québec.

« L'inertie de l'esprit humain, sa résistance aux nouveautés ne s'affirme pas, comme on pourrait le croire, dans les masses ignorantes, aisément persuadées dès que l'on frappe leur imagination, mais chez les professionnels qui vivent de la tradition et du monopole de l'enseignement.

« Toute innovation menace doublement les médiocrités académiques : elle met en péril leur autorité d'oracles, et elle évoque le danger redoutable de voir s'écrouler tout un édifice intellectuel laborieusement construit.

« Les arriérés académiques ont été le fléau du génie depuis Pythagore jusqu'à Darwin, jusqu'à Freud; leur méchante phalange de pédantisme se reliait de siècle en siècle.

« C'est elle — et non point l'évêque Dantiscus ni le pape Paul III — qui avait intimidé le chanoine Koppernick. Dans le cas de Galilée, elle faisait déjà figure d'arrière-garde, mais une arrière-garde fermement retranchée encore dans les chaires des universités comme des églises. »

— MARCELLE FERRON et ANDRÉE BEAULIEU-GREEN



« Un second roman remarquable »

LES JARDINS DE L'ENFER

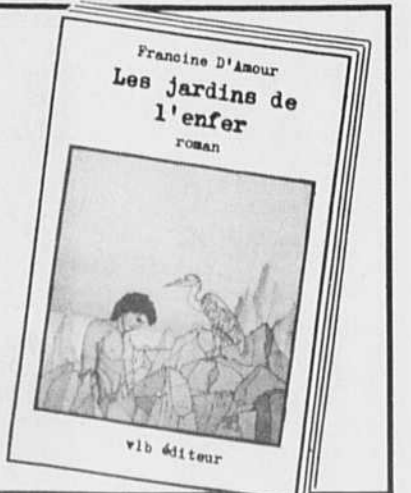
de Francine D'Amour

Ce nouveau roman de Francine D'Amour, d'une grâce incomparable dans la littérature québécoise, nous promène dans d'étranges jardins — éden et enfer à la fois — que peuplent des personnages assoiffés d'amour en quête d'absolu.

« Madame D'Amour a préféré raconter, plutôt qu'une histoire exemplaire, une histoire exceptionnelle... L'auteur fait de son livre une chose vivante, vibrante, soutenue par un style qui atteint souvent à la simple splendeur. »
Réginald Martel, *La Presse*

vib éditeur DE LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

194 pages - 14,95 \$



L'illusion du vrai ou la vérité du mensonge

LES JARDINS DE L'ENFER
Francine D'Amour
VLB, Outremont



Michel LAURIN
Lettres
québécoises

C'est avec une certaine fébrilité que j'ai reçu *les Jardins de l'enfer* de Francine D'Amour.

Ce qui ne m'a pas empêché de retarder de quelques jours sa lecture : s'il fallait que ce second roman ne tînt pas les promesses du premier, *Les Dimanches sont mortels* (Guérin, 1987), qui avait classé d'emblée son auteur parmi les grands écrivains de ce temps. Mais dès les premières lignes, un halo de mystère joint à une esthétique exceptionnelle de l'écriture firent taire les appréhensions qui se muèrent en un véritable envoiement.

Le récit comprend une pluralité de voix narratives. Au début, Gabriel Langevin, homme qui n'a pas encore atteint la trentaine, enregistre un message à l'intention d'un étrange jeune couple qu'il a aimé d'une passion exceptionnellement dévorante. Sur un coup de tête, il a quitté il y a quelques mois Marianne et Alexis, « pour ne plus revenir ». Il leur a

même fait don de sa maison et de tous ses biens. Pour venir échouer dans l'archipel des îles Galapagos, baptisées par Darwin « les jardins de l'enfer ».

Au fur et à mesure que Gabriel relate l'amour ambigu qu'il a vécu, qui lui a aussi permis d'atteindre le paroxysme de la souffrance humaine, le lecteur peut observer la transformation du souvenir qui, de fulgurante plaie qu'il était au début, se cicatrise peu à peu, jusqu'à la volatilité finale. Ce qui se fera au prix de la vie du narrateur qui s'amenuise au même rythme que progresse l'oubli, jusqu'à la fossilisation.

Les chapitres où Gabriel prend la parole depuis l'Équateur alternent avec d'autres où un narrateur extérieur au récit décrit le comportement du jeune couple resté à Montréal. Ils se ressemblent tellement que « chacun (d'eux... semble) le clone de l'autre, son exacte décalcomanie ». Peu à peu le lecteur apprend à les connaître : ayant quitté tous deux leur patelin respectif à quinze ans, ils se sont rencontrés à Montréal, pour se « reconnaître (autre) au premier regard (...) ils ne (se sont) plus quittés. Cette existence commune dur(e) depuis trois ans ». Jean Cocteau ou Réjean Ducharme pourraient bien être leurs parrains.

Leur vie ? Ils poursuivent l'incessante quête de gens — homme, femme ou couple — qui ne demandent pas mieux que de

se laisser séduire par les charmes sauvages de la beauté juvénile. Ils vivent alors en transit chez ces personnes, s'immiscant dans leur intimité, se montrant acariâtres, revendiquant sans cesse « du temps, de l'argent, des fêtes, des baisers ». Puis, lorsqu'ils ont totalement spolié tant les biens que l'âme de la personne qui les a recueillis, ils décident de choisir une autre proie, « un substitut ». Seul Gabriel a quitté « le monde de (ces) amours jumelles » avant que le couple ne le laisse choir.

En plus de ce va-et-vient entre les îles Galapagos et Montréal, il y en a un autre où l'auteur s'amuse à jouer au jeu des équivalences : les animaux abondent dans le récit, qui présentent des ressemblances d'attitudes, de comportements ou même d'ordre physique avec les humains. Gabriel « rêve comme rêvent les tortues ». Marianne et Alexis sont comparés tour à tour à des ignaves marins, à un héron, à un goéland, à des buses, à une oie, à des sternes et, le plus souvent, à d'insoucieux lézards. Même la nature particulière du sol de l'archipel participe à ce jeu : les blocs de lave rappellent à Gabriel le couple qu'il a fui. Et lui-même sent son corps se transformer, se modelant sur « ces aiguilles de lave érodées par les vents marins ».

Quand il a quitté Montréal, Gabriel n'a pas abandonné que ses « princes adolescents ». Il a aussi

renoncé au seul être qui l'aimait vraiment : sa chatte Aurore. Elle qui « aim(e) le raffinement, la bonne chère et les caresses » s'ennuie terriblement de celui qu'elle appelle son « bien-aimé ». D'autant plus que les jeunes gens n'éprouvent aucune sympathie pour elle, qui trouve pénible de côtoyer ces gens qui « viv(ent) comme des animaux » alors que « secrètement (...elle) aspir(e) à l'humanité ». Gabriel pense constamment à Aurore pendant que cette dernière rêve sans cesse à son « Bien-Aimé ». C'est d'ailleurs la seule relation authentiquement saine du roman. Rappelons-nous que dans l'oeuvre précédente les chats Jasmine et Jérôme étaient les deux seuls êtres à accéder au bonheur. Pas étonnant alors que la dernière pensée de Gabriel soit pour Aurore, nom qu'il donne à une constellation qui brille dans la nuit équatoriale. Pendant qu'au même moment, à Montréal, la chatte croit découvrir un gisant de pierre qui a tous les traits de Gabriel.

À la toute fin du roman, un troisième narrateur apparaît : une île de lave dans laquelle Gabriel ira se fondre, après avoir sombré dans la déraison. D'ailleurs là encore, comme dans le premier roman, le lecteur est prévenu dès le début de l'issue finale : « le moment venu, moi seul succomberai » et surtout : « je serai prisonnier de cette île qui émerge peu à peu du fond de mon âme ». Après avoir fait la rencontre des enfants terribles lors de l'achat de meubles nommés « le jardin d'hiver », voici qu'il forme maintenant un tout avec « les jardins de l'enfer ». Captif naguère d'un amour tyrannique, le voici définitivement captif « de sa prison de lave ».

Malgré une trame de fond réduite à son extrême limite, où le lecteur se demande sans cesse s'il navigue dans l'illusion du vrai ou la vérité du mensonge, *les Jardins de l'enfer* est un récit vraiment fascinant. Où le factuel importe bien peu, laissant la présence à l'émotion, aux sentiments. Et comment rendre compte de la richesse de ce style ! Le texte progresse par fines touches, chacune soigneusement peaufinée ; le lecteur prend plaisir à s'attarder entre les phrases, pour en mieux soupeser la qualité. L'auteure a de plus l'habileté de laisser une large place à l'imagination du lecteur, grâce à la présence de nombreuses pages de non-dit.

Il fut aussi souligner l'humour, surtout véhiculé par la chatte Aurore : on croirait parfois lire le Cantique des Cantiques quand elle parle de son Bien-Aimé. Et des jeux de mots qui vont jusqu'à l'emploi de la paronomase : « Leur indolence frisait l'insolence » ou encore « vidé, vampé, vampirisé ». On pourrait aussi relever les qualités du rythme, sans cesse renouvelé, l'exotisme du décor, exceptionnel dans la littérature québécoise, l'usage des contrastes (« À l'heure où je montais dans l'avion, vous atterrissez dans les bras l'un de l'autre ») et enfin l'habile et fréquente duplication d'êtres ou d'objets qui se font écho de Montréal à l'Équateur. Toutes ces qualités suffisent amplement à faire oublier quelques longueurs dues à la présence de personnages secondaires (certains enfants terribles que Gabriel rencontre dans l'archipel de même que la femme qui le remplace auprès des jeunes gens) : la place qu'ils prennent à parfois tendance à étirer inutilement le récit dont le mérite, précisément, réside dans son dépouillement.

La poésie marquante de 1989

JEAN ROYER

Il se publie chaque année au Québec environ une centaine de recueils de poésie, qu'une dizaine de prix plus ou moins importants vont distinguer.

Un jury du Conseil des Arts vient de choisir les finalistes du prix du Gouverneur général : Pierre Desruisseaux, pour *Monème* (l'Hexagone), Christiane Frenette, pour *Cérémonie mémoire* (Écrits des Forges) et Elise Turcotte, pour *La Terre est ici* (VLB Éditeur). Ce choix d'un jury nous ramène à l'ensemble de la production de 1989.

Faisons le tour de ce domaine, que ne déparent certes pas les livres cités, mais qui méritent d'être arpentés. Le jury du Conseil des Arts a remarqué le livre de Desruisseaux, *Monème*, qui n'est certainement pas le meilleur du poète. Mais l'occasion était assez belle pour faire mention d'une oeuvre admirable dans son ensemble et quelque peu oubliée parfois. Le recueil de Christiane Frenette confirme la qualité d'un poète de la nouvelle génération.

Le livre d'Elise Turcotte apparaît comme un des meilleurs recueils de l'année 1989 et l'un des plus convaincants de cette oeuvre en formation. Elise Turcotte écrit d'un point de vue tout

à fait personnel une poésie qui cherche à cerner les secrets du sentiment quotidien.

La liste du jury du Conseil des Arts ne doit pas nous faire oublier la qualité de l'ensemble de la production de 1989. Ce jury a dû débattre devant plusieurs autres bons titres, que je m'empresse de décliner ici afin de vous aider à vous faire une opinion. Sans doute oublierais-je à mon tour quelques bons recueils.

D'abord, des poètes connus, parfois habitués des prix, ont fait paraître de forts livres l'an dernier. Je pense à Juan Garcia, dont la rétrospective, *Corps de gloire* parue à l'Hexagone, est d'une intensité exemplaire. Nicole Brossard a publié *À tout regard*, dans la collection de poche « BQ » et a vu son recueil *Installations* mériter le Prix de la Fondation des Forges. Gilbert Langevin nous a donné un autre excellent recueil intitulé *Né en avril*, aux Écrits des Forges. François Charron, le plus déroutant de nos poètes, avec son livre *La Beauté pourrait sans douleur* (Herbes Rouges), confronte le poème au prosaïsme.

Il faut aussi souligner, aux Herbes Rouges, deux excellents recueils. *L'État de grâce*, de Jean-Marc Desgent, nous vaut un ton percutant, délirant, sensuel,

qu'emporte un lyrisme tourmenté : « Et parce que la vie nous échappe, l'amour est la fin de l'autre en soi ». Pour André Roy, « l'amour est impossible ». Nous reviendrons sur son plus récent recueil intitulé *Les Amoureux n'existent que sur la terre*.

Parmi les recueils les plus intéressants de 1989, n'oublions pas non plus *Vu du regret* de Michel Beaulieu, dans la veine de *Kaléidoscope*, et *Beau lieu*, le recueil élégiaque et lumineux de Guy Cloutier, aux Éditions du Noroît, ainsi que *Poèmes au noir* de Maurice Soudeyrs chez Triptyque et *Amour ambulance* de Patrice Desbiens aux Écrits des Forges.

Les trois « premiers » recueils publiés cette année par Pierre Ouellet doivent être mentionnés : *Sommes* à l'Hexagone, *L'Omnia* à Champ Vallon en France et *Théâtre d'air* chez VLB.

Je ne voudrais certes pas terminer cette chronique sans émettre l'opinion que le recueil de poésie le plus remarquable de 1989 pourrait être *L'Inséparable*, de Louise Bouchard. Ce livre, publié aux Herbes Rouges, a déjà reçu le prix de poésie du *Journal de Montréal*. Il a surtout le mérite d'aborder les thèmes de l'amour et de l'écriture d'une façon inoubliable.

ÉDITIONS GALLIMARD 24,95\$

Mais où diable Pennac va-t-il chercher tout ça?

Un univers
romanesque
d'une loufoquerie
et d'une tendresse
sans égale.

WILLIAM BOYD

LA CHASSE AU LÉZARD

Seuil

Avec le talent et l'imagination sans limite qu'on lui connaît, William Boyd, dans ce recueil de nouvelles, nous entraîne dans un tourbillon où l'angoisse s'entremêle à l'humour.

Par l'auteur des «Nouvelles confessions»

ÉDITIONS DU SEUIL

LOGIQUES LOGIDISQUE

L'intelligence ça s'achète!

HBM PC 640 K 84,95\$

HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire

par Manseau, Malka, Des Roches, Lizee, Hétu

Vérification orthographique et grammaticale, compatible avec WordPerfect 5.1, WordPerfect 5.0, WordPerfect 4.2, Wordstar 4, Word 5, Écrivain public, Secrétaire personnel.

200 p. grand format disquette incluse 34,95\$

APPRENDRE LA COMPTABILITÉ AVEC BEDFORD

par Huguette Brodeur

La comptabilité comme si vous étiez en affaires! Un cours d'initiation, axé sur la pratique, qui inclut des simulations de compagnies sur disquette.

93 p. grand format logiciel inclus 19,95\$

APPRENDRE LE TRAITEMENT DE TEXTE AVEC L'ÉCRIVAIN PUBLIC

par Yolande Thériault, C.N.D.

Ce manuel de cours, éprouvé en classe, contient un traitement de texte MS-DOS *gratuit* à l'intérieur!

En vente partout et chez LOGIDISQUE Inc.

1225, de Condo, Montréal QC H3K 2E4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

[...] une plume sensuelle et précise, dont le trait incandescent entraîne le récit dans une exploration hardie de l'empire des sens. J.-R. Boivin, *Le Devoir*

LA FÊTE DU DÉSIR MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA ROMAN QUÉBEC/AMÉRIQUE 150 PAGES -16,95\$

La crise des consciences et les relations est-ouest

VLAD
Vitia Hessel
Éditions Arléa, 1990

LA QUILLE
Sergueï Kalédine
Éd : Maren Sell, 1989



Alice
PARIZEAU
Lettres
étrangères

C'est surprenant à quel point on aime en Amérique du nord avoir mauvaise conscience.

On dirait qu'à force de se sentir responsables des malheurs des pays dont ils ignorent souvent tout, les Américains se croient

meilleurs. En plus, grâce à leurs efforts de divers groupes et de leur puissance médiatique, ce sens de responsabilité, variable selon les périodes, mais toujours orienté et orchestré d'une façon remarquable, a des buts nettement délimités d'avance.

Et c'est ainsi qu'en ce moment même où, grâce à M. Gorbatchev, les régressions culturelles et surtout économiques des pays de l'Europe de l'Est deviennent évidentes et devraient être une des principales sources de culpabilisation de l'Ouest en raison des accords de Yalta, déjà on détourne son attention au profit des risques de fusion des deux Allemagnes. L'opinion publique semble accepter plus volontiers sa culpabilité pour ce qui est arrivé à Berlin à la suite de la crise économique et du fascisme italo-germanique, que de stigmatiser

l'échec du communisme. Les intellectuels notamment, refusent de faire amende honorable et comparent déjà ce qui n'est pas comparable : la régression économique de l'Europe de l'Est provoquée par l'application du Dogme et la socialisation, avec le sous-développement des pays du tiers-monde.

Or, assez curieusement pour comprendre tout cela sur le plan humain, on ne dispose que d'une seule ressource authentique : la littérature soviétique contemporaine ! C'est justement dans cette dimension que se situe le remarquable petit livre de Vitia Hessel *Vlad* qui vient de paraître à Paris, comme celui de Sergueï Kalédine, plus dur et plus factuel.

Vlad c'est l'histoire d'un soviétique qui se retrouve enfin libre en France et dont la liberté demeure parfaitement illusoire. *Vlad* n'a pas envie de raconter ses souvenirs des prisons et des camps, il ne tient pas à critiquer et à dénoncer les hommes au pouvoir à Kremlin, il veut tout simplement recommencer à vivre et n'y parvient pas. Paris est beau pourtant ! Rapidement, il se fait des amis, l'enfant de la

voisine s'attache à lui, la joie et le bonheur sont au coin de la rue et il suffirait en principe de tendre la main pour les saisir. Et bien, non, ce n'est pas possible ! Le mécanisme intérieur de l'homme est cassé !

Lentement, d'une page à l'autre, la romancière raconte et grâce à son talent sans doute non seulement on s'attache à *Vlad*, mais encore on le comprend. Il n'a ni l'instinct de vengeance, ni le goût de la réussite. Écrasé par le Dogme il est en train de glâner les rayons de soleil qu'il est encore capable de capter sans se soucier d'informer qui que ce soit. Il sait qu'il n'est plus en mesure de reconstituer une morale, un objectif, un semblant de confiance dans l'avenir et comme certains autres de ses amis il n'essaie même pas de changer.

Un très court roman, une nouvelle comme Maupassant en écrivait et un texte surtout à lire et à méditer en songeant à ce gaspillage éhonté de rêves de jeunesse qui ne sont plus que des slogans vides de sens. À l'opposé, *La quille*, c'est l'image de gens qui n'ont pas d'idéal et se moquent de tout ce qui n'est pas con-

cret et rentable dans l'immédiat. C'est un détachement de l'armée, stationné en Sibérie, et en même temps une sorte de microcosme de plusieurs couches de la société soviétique. Il semble que Gorbatchev ne voulut pas que ce livre paraisse et cela se comprend. Certes les Américains ne se gênent pas pour montrer des images aussi négatives que possible de leur armée, mais à cela se superpose une morale ce qui n'est pas le cas de *La quille*.

Sergueï Kalédine dévoile, d'une scène à l'autre, le vide de l'existence dans une caserne, où l'alcoolisme, la drogue et la violence engendrent, comme dans les pénitenciers, une peur animale. Or les officiers ne sont ni des damnés de droit commun, ni des détenus politiques, mais, théoriquement, des futurs héros de la nation. Analphabètes, vulgaires, ils ont un niveau de formation qui ne dépasse pas nécessairement celui des soldats. Comment dans une armée moderne, techniquement très bien équipée, on peut les utiliser ? C'est là une question qui demeure sans réponse, bien que les indications qui figurent à la fin du volume indiquent qu'il

s'agit d'une autobiographie de l'auteur.

Entre la corruption et l'ignorance c'est principalement une absence totale de valeurs qui touche l'ensemble des jeunes et qui est d'autant plus profonde que personne ne sait, comme dans certains romans de Gogol, où est le bien et où est le mal.

Tragique destin d'un peuple de 278 millions d'habitants dont les élites exigent la patience et l'obéissance en prétendant lui assurer en échange une certaine forme de civilisation, ce qui s'avère à long terme totalement faux. N'empêche que déjà la crise de conscience de l'opinion publique face au pays de l'Europe centrale s'estompe et qu'on préfère, en Amérique du Nord, se préoccuper de l'implantation des libertés démocratiques dans d'autres régions du monde où les problèmes paraissent moins complexes. Comme l'écrit Sergueï Kalédine, l'Occident veut oublier ainsi les dimensions réelles de l'échec du Dogme car elles sont désormais particulièrement menaçantes pour l'Europe de l'Ouest.

LA VITRINE DU LIVRE

YVAN LAMONDE

LA PRESSE QUÉBÉCOISE DES ORIGINES À NOS JOURS IX : 1955-1963

André Beaulieu, Jean Hamelin et collaborateurs
Presses de l'Université Laval
Québec 989, XX-427 pages

Ce 9e tome d'inventaire de la presse québécoise constitue un extraordinaire index d'une période cruciale, la fin des années 50, à l'enseigne de la réforme. De *La Réforme* libérale à la révolution de *Parti pris* ou de la *Cognée* en passant par *Liberté*, *Situation* ou *Dur Génération*, une prolifération de signes idéologiques. La presse indépendantiste — la *Nouvelle-France*, *Tradition et progrès*, *Laurentie*, *Nation nouvelle*, *L'indépendance* —, la presse ethnique — *Luso canadien* —, la presse socialiste — *Revue socialiste* —, la presse étudiante et la presse du renouveau catholique — *Communauté chrétienne*, *Maintenant* —, autant de médias à messages. L'index des noms propres est riche pour l'histoire contemporaine : on peut y découvrir où hommes et femmes prirent la parole en certain temps.

LA GÉNÉRATION INOXYDABLE

Michel Cicurel
Grasset, Paris 1989

Les enfants du « baby boom », les 35-45 ans d'aujourd'hui, vivront-ils le vieillissement démographique en s'oxydant, en

devenant vert-de-gris ? Faut-il déjà se mettre l'imagination en deuil ? M. Cicurel qui croit cette génération bionique et inoxydable s'avère d'un optimisme inébranlable. Des idées-choc dans un langage où le sens de la formule paraît inoxydable !

LES EUROPÉENS AU CANADA DES ORIGINES À 1765 (HORS FRANCE)

Marcel Fournier
Édition du Fleuve, Montréal 1989, 352 pages.

Un dictionnaire biographique des immigrants venus d'ailleurs que de France en Nouvelle-France. L'auteur a retracé 922 individus de 24 pays européens parmi les quelque 40 000 Français qui peuplent la vallée du Saint-Laurent et l'Acadie entre 1620 et 1760, notre cosmopolitisme primitif.

ÉVOLUTION ETHNOCULTURELLE ET IDENTITÉ RÉGIONALE DES CANTONS DE L'EST

J.J. Little
Société historique du Canada
(Les groupes ethniques au Canada, #13)
Ottawa 1989, 34 pages

Pour comprendre cette Nouvelle-Angleterre au Québec, la brochure fascinante de John Little sur les vagues successives de colonisation des Eastern Townships : américaine, britannique et canadienne-française. Une conquête, par les Canadiens français, cette fois !

Miriam Tlali

L'Afrique du Sud censure ses écrivains noirs

JEAN ROYER

En Afrique du Sud, la loi de l'apartheid vise le droit d'existence et donc le droit d'expression des Noirs.

Désormais, Mandela, qui n'est plus un mythe depuis qu'il est sorti de prison, négocie ces droits. Mais sait-on que le racisme des Blancs veut aussi contrôler la littérature ? Miriam Tlali nous l'explique : la censure guette les écrivains noirs de l'Afrique du Sud.

Miriam Tlali, une des rares femmes noires publiées en Afrique du Sud, a écrit trois livres, autrefois interdits, aujourd'hui en circulation dans son pays, qui se veulent, dit-elle, « une réflexion sur toute la vie des Noirs en Afrique du Sud et leurs relations avec le gouvernement en place.

La romancière participait, l'automne dernier à Montréal, au congrès mondial du PEN Club international, organisé par le Centre québécois. Je l'ai rencontrée à cette occasion pour les lecteurs du DEVOIR.

Dans *Muriel at Metropolitan*, Miriam Tlali raconte, à partir de sa propre expérience (elle fut la première femme noire à occuper un poste de secrétaire dans un grand magasin de Johannesburg), la vie quotidienne au pays de l'apartheid. Un autre roman, *Amanda*, emporte sa colère devant les événements de Soweto

en 1976. Enfin, dans *Soweto Stories*, elle évoque les difficultés de la vie quotidienne des Noirs contre le racisme des Blancs.

« Il nous faut sortir de cette situation où nous n'avons pas le droit de vote, ni le choix d'être d'accord avec les lois du gouvernement blanc. Nous ne pouvons pas choisir notre destin. Nos problèmes sont politiques, économiques et sociaux. Nous vivons une censure généralisée. »

Miriam Tlali a mis presque six ans à faire publier son premier livre. Cette étudiante en médecine, qui s'est recyclée à la faculté des lettres, a fréquenté l'université avant la loi de 1959 qui l'interdisait aux Noirs. Elle est entrée en littérature en traversant la censure. Mais pour lire la version intégrale de *Muriel at Metropolitan*, il fallait acheter le livre en Angleterre.

« Les écrivains noirs doivent soumettre leurs ouvrages aux membres du Bureau de la censure. C'est eux qui décident si le livre doit rester en circulation, explique Miriam Tlali.

« D'autre part, il n'y avait jamais eu d'éditeurs noirs, puisque les Noirs n'ont pas d'argent. En 1984, malgré les prétentions du gouvernement, nous avons réussi à recevoir des dons de pays étrangers pour former au moins une maison d'édition pour les Noirs dans le pays. Mais tous nos livres doivent passer par le Bureau de la censure et plusieurs ouvrages sont interdits de circulation. »



La littérature des Noirs d'Afrique du Sud souffre donc d'un exil intérieur. « Les gens continuent à écrire dans leur pays, mais ils doivent compter contre la censure de l'apartheid : quelques livres seulement peuvent être publiés.

« Bien sûr, cela prend beaucoup de courage, ajoute la romancière noire. Mais nous sommes dévoués à notre cause et c'est là que nous puisons la force dont nous avons besoin pour continuer à écrire et à nous faire entendre.

« Comme écrivains voués à la cause de la libération des Noirs d'Afrique du Sud, nous n'avons pas le temps d'écrire une littérature de divertissement. Pour moi, ce qui est primordial, c'est la réflexion sur la vie telle qu'elle

se passe dans notre pays.

« Les écrivains noirs doivent être des montreurs de liberté. Bien sûr, ils sont tous pour la libération de leur peuple. Parce que personne ne veut être esclave dans son pays natal, dans le pays de ses ancêtres. Ils ont tous des raisons politiques d'écrire.

« Dans notre littérature, nous réclameons d'être acceptés comme Sud-africains et non pas seulement comme Noirs. Le problème, c'est que les Blancs, qui sont d'origine européenne, possèdent une mentalité très coloniale. Ils se sentent supérieurs parce qu'ils viennent d'un autre continent et, à leurs yeux, l'Europe est plus importante que l'Afrique, qu'ils ne voient pas comme un pays natal.

« Alors, ils essayent délibérément d'aliéner les Noirs du pays de leurs ancêtres. Cela est très évident, simplement par la façon dont ils écrivent l'histoire de notre pays. Pour eux, l'histoire de l'Afrique du Sud ne commence qu'en 1653, date à laquelle ils sont venus s'installer. Ils se décrivent comme des gens venus du Nord, sans jamais dire de quel point d'origine exactement. Pourtant, on a des preuves archéologiques que les Noirs sont en Afrique du Sud depuis toujours.

« C'est la responsabilité des écrivains, conclut Miriam Tlali, de démentir cette façon qu'ont les Blancs de maquiller l'histoire de l'Afrique du Sud. C'est la responsabilité des écrivains noirs de redonner au peuple son identité, sa vraie identité. »

L'heureux à lui
de
SERGE GRENIER

« Parfaitement tordant »
Journal de Montréal

« Serge Grenier possède le talent exceptionnel de la caricature »
Le Devoir

« Serge Grenier est un service essentiel, une sorte d'antidote au mal à l'âme qui s'abat sur nous! »
Voir

3^e ÉDITION!
CROC Livres

Regards sur le pays de l'homme intègre

FEMMES ET POUVOIRS AU BURKINA FASO

Gilbert Tarrab
avec la collaboration de Chris Coëne
Éditions G. Vermette
L'Harmattan, 1989, 126 pages.

FRANÇOIS BROUSSEAU

Petit État du Sahel de quelque 8 millions d'habitants, ensermé

entre le Mali et le Niger, dans l'une des zones géographiques les plus ingrates du globe, le Burkina-Faso (ex-Haute Volta) fait penser, chez le lecteur de journaux moyennement attentif, à un nouvel avatar du mythe révolutionnaire tiers-mondiste.

Le changement de nom du pays — Burkina Faso veut dire « pays de l'homme intègre » en

l'une des langues vernaculaires —, à l'occasion de la « révolution » de 1983 (plus précisément un coup d'État militaire qui instaure un régime de parti unique inspiré du « socialisme »), évoque une aspiration millénaire à « changer l'Homme » (et la Femme).

Le livre de MM. Tarrab et Coëne n'est pas sans intérêt, ne serait-ce que parce qu'on y parle d'un pays à peu près inconnu, largement ignoré de nos médias. Son thème, « femmes et pouvoirs », est séduisant et à la mode. Et d'entendre parler des horreurs de l'excision ou des problèmes de la polygamie, à l'ombre de la modernité officielle et de l'égalité des sexes décrétée, cela a toujours un côté instructif, si ce n'est croustillant.

Mais la formule de cet ouvrage

— retranscription d'émissions de Télé-Université, avec le *verbatim* d'interviews de femmes ministres et d'enseignantes, suivie d'une « analyse de contenu » par thèmes (la santé, la vie rurale, la famille, la révolution...) — le fait trop ressembler à un manuel scolaire. Par ailleurs, l'ensemble pêche par complaisance envers un type de régime dont la légitimité fondamentale n'est jamais contestée. Cela nous vaut des observations qui, derrière une neutralité apparente de ton, ne trompent pas.

On lit par exemple qu'à l'époque du capitaine Thomas Sankara (auteur du coup d'État « révolutionnaire » de 1983) « la politique a provoqué des réactions de mécontentement et beaucoup de désillusions » (allusion aux Comités de défense de la révolution, aux exactions fameuses). Mais

qu'ensuite, après l'arrivée du camarade Blaise Compaoré au pouvoir en 1987, « la rectification est venue mettre un terme à l'exaspération, par l'adoption de mesures d'assouplissement » (abolition des fameux Comités, tolérance relative envers l'opposition...).

Par son côté « terrain », l'ouvrage recèle des informations, des observations et des témoignages pertinents sur la condition féminine dans un pays du tiers monde; sur le fossé entre les proclamations officielles et la réalité; sur la pesanteur et l'université du phénomène du patriarcat; sur les problèmes spécifiques de santé en Afrique. Mais il s'agirait plutôt d'un brouillon, d'un ramassis de données à partir desquels une véritable étude critique reste à faire.

GUÉRIN
littérature

PIERRE VOYER
LES ENFANTS PARFAITS

Un roman futuriste dans lequel l'imaginaire prend des allures de prophétie.

Un roman futuriste dans lequel l'imaginaire prend des allures de prophétie.

L le plaisir des
livres

Les écrivains continuent d'écrire, avec ou sans Goncourt

LA SOIRÉE
Michel Host
Maren Sell
Paris, 1989, 108 pages

JOUR DE SILENCE À TANGER
Tahar Ben Jelloun
Le Seuil
Paris, 1990, 122 pages



Il arrive de temps à autre, dans les gazettes littéraires, qu'un échetier, se trouvant

en panne sèche, s'en va rencontrer d'ex-Goncourt.

Pour les confesser. Pour renifler l'odeur de l'encens, si elle ne s'est pas encore tout à fait dissipée... Les confidences, c'est variable, seront intéressantes ou décevantes. Le Goncourt, quand il n'apporte que les gros tirages, ne confirme pas toujours une vocation de romancier. Mais, le plus souvent, avec ou en dépit du Goncourt, les écrivains continuent d'écrire.

Michel Host, qui eut la faveur du célèbre jury de chez Drouant, en 1986, n'est pas de la liste des « grands », de ceux qui dépassent, comme il arrive généralement, les 500 000 exemplaires. De *Val de nuit*, le gagnant de 1986, j'ai gardé peu de souvenirs. Sinon que ce roman, tout entier dédié à

la Seine, avait permis à son auteur d'écrire « qu'aucun livre ne peut être oublié s'il a rencontré la ville et le fleuve ». Et que, de ce récit nostalgique, par ailleurs fort habilement composé, seule avait réussi à m'émouvoir l'errance du narrateur, du quai de Bercy jusqu'au Pont-au-Change, par des rues qui inéluctablement, obligatoirement, le ramenaient au fleuve, son tourment et son délice.

La Soirée, très bref roman, s'inscrit dans un tout autre registre. On est sur la Côte d'Azur, dans une très belle demeure, appelée *La villa Persée* par son propriétaire, notaire de profession, atteint d'une grave maladie et qui « imagine », de la chambre qu'il ne quitte plus, la fête que donne — c'est « *la soirée* » — sa



Michel Host

jeune et très jolie femme, Camille. C'est par Adriana, tout ensemble sa femme de chambre et son infirmière, payée largement pour toutes sortes de services, y compris les plus... intimes, qu'Édouard Taban apprend ce qui se passe chez lui. Et comment sa volage jeune femme trompe l'ennui de vivre avec un vieux mari malade, en s'offrant toutes les satisfactions, d'un amant au village jusqu'aux plongées répétées dans la belle piscine du domaine.

Se sachant condamné, le narrateur obtient de son très secourable médecin ce qu'il faut pour bien terminer « le livre » de sa vie. Car, usant d'une métaphore, le médecin et son patient s'entendent pour que le mot FIN s'inscrive, sans douleur, à la dernière page du récit que le notaire fera parvenir à celui qui lui en aura facilité la rédaction.

Cette dernière soirée, dans la beauté d'un incomparable climat, se termine plus ou moins en polar. Une intrigue un peu torpue et qu'il ne faut pas révéler. Ce roman est nourri d'un grand désenchantement. Au moment de quitter une vie qu'il juge sévèrement, cet homme riche, ou plutôt comblé par la richesse, ne regrette que la beauté des lieux : « Il fait grand jour, écrit celui qui va mourir. Les oiseaux se sont tus, écrasés de chaleur. Les oiseaux



Tahar Ben Jelloun

ne connaissent pas les hommes. Sinon, en survolant leurs maisons, il s'abattraient sur le sol, changés en pierres ».

... Dans le droit fil d'une carrière déjà longue, et que le Goncourt de 1987 n'a fait que confirmer, l'écrivain français d'origine maghrébine Tahar Ben Jelloun, nous donne, lui aussi, un court récit, qu'il dédie à son père. L'homme qui souffre, dans un appartement décrépit, est tailleur de son métier. Mais Tanger n'est pas sa vraie petite patrie. Il y est venu pour mieux gagner sa vie mais, de déception en déception, c'est luttant contre la maladie, la solitude, qu'il tente de retrouver, dans un vieux carnet d'adresses, celui de ses amis d'autrefois qui ne serait pas encore mort ou disparu de sa vie. Tahar Ben Jelloun, dans *Jour de colère à Tanger*, contrairement à Michel Host dont *La Soirée* se déroule dans la nuit parfumée de la Côte d'Azur, en été, nous plonge dans l'hiver marocain. Il fait froid. Le vent d'est souffle sur la vieille maison

où le vieillard est étouffé par la bronchite, tout en ressasant les malheurs de sa vie. Ni sa femme, qui est toujours là, ni le copain, un certain Daoudi, qui vit de ses rentes, et qu'il a fini par rejoindre en l'attirant sur un faux prétexte, ne sont en mesure de le rassurer. Et pourtant, ce récit qui pourrait être triste à mourir, qui pourrait ennuyer tant le vieil homme, est plein de rancoeur pour ceux et celles qui l'ont abandonné, pour la vie dure qui l'attendait à Tanger, une ville qu'il n'a pas vraiment choisie pour y finir ses jours et, pourtant, ce récit n'est pas vraiment désespéré. Les dernières pages où le narrateur laisse son héros raconter un rêve se terminent sur une note apaisée. « Il faut que j'arrête de penser. Je ne vais plus penser. Je vais faire le vide. J'expulse tout de mon esprit : les épingles qui menacent et mes obsessions. Le vent est moins violent. Il a réussi quand même à ouvrir la fenêtre et la porte. Je me lève. Le vent n'est plus humide; il est même agréable : c'est un vent chaud qui vient du nord ». Comment ne pas songer au Valéry du *Cimetière marin*? « Le vent se lève, il faut tenter de vivre... »

Un très beau livre. Une langue pure, classique. Français, Tahar Ben Jelloun l'est devenu par choix. Mais le conteur de *L'enfant de sable* et de *La nuit sacrée*, s'il a délaissé dans ce récit nostalgique les couleurs et toute la magie de la société islamique où il avait installé des femmes humiliées, n'en reste pas moins profondément maghrébin. Et son héros, frère du père qui vit toujours à Tanger, pourrait, par son thème universel : la vieillesse, être du pays du lecteur, peu importe où il se trouve. (Signalons que Tahar Ben Jelloun est traduit dans 22 pays).

Carnets d'un intimiste et d'un virtuose

COMPTE, PÈSE, DIVISE
Henri Thomas
Plon, Paris 124 pages

AU JOUR LE JOUR Carnets 1985
Michel Butor
Plon, Paris, 176 pages

JEAN ROYER

J'IMAGINE Henri Thomas marchant au bord du vide, s'appuyant sur des mots pour avancer.

Les lançant dans l'espace devant lui, pour sonder un avenir. S'arrêtant, silencieux, pour découvrir la mer, qui recouvre le mystère du monde. Plus loin, il aborde le labyrinthe d'une ville en écoutant les sensations qui l'étreignent. Parfois, il rencontre la mort. Parfois, il sourit à l'amour.

Le romancier Henri Thomas n'a pas d'illusion devant « la petite infinie du monde », devant le vide qui nous attend à chaque détour de la pensée : « Un livre, c'est une coquille vide où l'on entend parfois jaser, chanter, une conscience ». L'homme voudrait

s'alléger aux carrefours de son histoire : « Il faudrait être à la fois intensément soi-même et détaché de soi, flottant sur la vie, pour atteindre à l'expression universelle de la vie ».

Écrivain de la mélancolie, Henri Thomas cherche à ne pas perdre de vue le sens de sa vie, dans ces carnets de l'intime : « J'accepte mal qu'une journée, une rencontre, une réunion fortuite, un endroit regardé en passant n'aient pas un sens; j'accepte mal de ne pas pouvoir lui trouver, lui donner une cohérence, qui, une fois découverte, me paraît issue de la chose même : son sens pour moi. D'où l'obstination de ces notes ».

Ces notes, choisies dans plusieurs carnets et divers temps de sa vie, Henri Thomas nous les confie avec toute la nostalgie dont l'écrivain est capable.

Dans la même collection, Michel Butor prend un autre ton pour d'autres lecteurs. Ici, le poète se fait plus virtuose qu'intimiste. Ses carnets se présentent comme un laboratoire à mots ouverts.

Butor nous fait cadeau de différents matériaux qui pourront servir à des oeuvres futures et

qui sont des éclairs formels, des gammes improvisées, des variations sur un motif ou un thème. Ces suites de poèmes, comme autant de carillons étranges, se déploient avec plus ou moins de bonheur et de gratuité. Ce sont là les pages d'un artiste de la forme, d'un joueur de mots aussi, où l'émotion est celle du faiseur.

Fascinant comme une machine à inventer des formes, Michel Butor nous donne ses meilleurs textes quand il se met en relation avec les oeuvres des artistes qu'il aime, comme Picasso, Man Ray et Giacometti.

Mais ces embryons d'oeuvres interresseront surtout les piétons privilégiés des laboratoires du langage. Car ces carnets dits « au jour le jour » veulent tenir le pari de convier le lecteur au plus près du plaisir de faire du poète. Ce sont des carnets de jubilation pour initiés.

Les Éditions du Préambule

L'ATTENTE
Claude Bertrand

Un livre dans lequel on retrouve l'existence intime, mais d'une manière plus dépouillée, plus épurée. C'en est la suite, mais en même temps tout autre chose : plusieurs rencontres, imprévues, des liaisons de toutes sortes...

172 pages - ISBN: 2-89133-105-2 - Prix: 20,00 \$

Collection le Sens
Le Préambule

169, rue Labonté, Longueuil (Montréal), Québec, J4H 2P6 (514) 651-3646 Fax: 651-0378

Les petits formats VLB

Jean Daunais
LE SHORT EN EST JETÉ
Les nouvelles aventures d'Arlène Supin, la célèbre détective libérée. Tout un cocktail à déguster à petites gorgées, en vacances ou au coin du feu.
Collection « cahier noir »
178 pages — 8,95 \$

Dominique Blondeau
L'AGONIE D'UNE SALAMANDRE
Une réflexion sur l'art et la vie, sur l'écriture et la lecture. Un des trois héros de ce livre est un personnage littéraire bien connu: Hubert Aquin. Préface de Jean-Yves Soucy.
Collection « Courant »
234 pages — 9,95 \$

Pierre Turgeon
PROCHAINEMENT SUR CET ÉCRAN
Une oeuvre qui s'inscrit dans le courant important des années 70, avec Jacques Godbout, Hubert Aquin et André Major. Une des meilleures réussites du nouveau roman. Préface de Réjean Beaudoin.
Collection « Courant »
212 pages — 8,95 \$

Andrée Label
LA CORRIVEAU
L'auteur fait revivre, dans ce roman historique, la Nouvelle-France et ses habitants. Elle nous livre ici le drame toujours actuel d'une justice souvent expéditive.
Collection « Second souffle »
208 pages — 9,95 \$

Bernard Dagenais
LE COMMUNIQUÉ
L'ART DE FAIRE PARLER DE SOI
Comment faire pour donner toutes les chances à un message d'être diffusé par les médias? Cet ouvrage précieux et bien documenté répond à cette question, en nous livrant tous les secrets du « communiqué de presse ».
168 pages — 12,95 \$

...et les autres

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

DURAS
la pluie d'été

Avec la Pluie d'été, Duras n'avait rien écrit, depuis longtemps, d'aussi aigu et dense.

ÉDITIONS P.O.L.

GUÉRIN
littérature

SUZANNE PARADIS

UN PORTRAIT DE JEANNE JORON

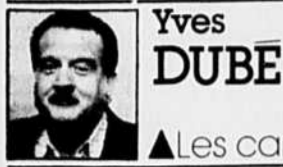
Guérin littérature

Depuis plus de trente ans, une écriture qui s'impose par la force tranquille du talent et de la finesse.

Le plaisir des Livres

François Barcelo

L'imagination débridée comme règle absolue



Yves DUBÉ

Les carnets

Entre la saga à la russe ou à l'américaine et les confidences des romans intimistes, il y a une

large place pour toutes les oeuvres d'imagination pure susceptibles de jouer un rôle si important dans l'évolution des lecteurs que nous sommes.

Il semble que très rares sont nos écrivains réellement tentés de relever ce défi. Retranchés derrière l'aphorisme proclamant qu'il n'y a pas de génération spontanée, les romanciers nous racontent leur vie à tous les temps du verbe et même au rythme de tous les contretemps de leur existence. Peut-être n'en aurons-nous jamais marre de tourner en rond puisque, plus souvent qu'autrement, ainsi va la vie ! Mais il nous faut quelquefois de larges bouffées d'air frais ! Depuis *Agénor*, *Agénor*, *Agénor* et *Agénor*, François Barcelo nous en a fournies et quel-

quefois même parmi les meilleurs ! Cela revigore, revivifie et permet de durer...

À cet effet, ses deux derniers livres *Nulle part au Texas* et *Les plaines à l'envers* m'ont apporté d'heureuses surprises, des moments bienfaisants d'errance dans des univers faits de renouvellement et d'explosive intensité d'exploration, de découverte même.

L'oeuvre de François Barcelo se situe toujours dans un présent actif, concret, divertissant. Quelquefois les épisodes sont consus de fil blanc, on enlève le fil et le tout reste debout, ironique, marqué presque. L'auteur est un provocateur né. Mais un provocateur capable de soutenir ses étonnements jusqu'au bout, un provocateur dont la carapace d'humour est quasi inattaquable. Son lecteur est obligé de se retrancher dans des positions largement ouvertes sur le rire de soi-même et le doute du pouvoir que peut prendre toute gravité — exagérée ou pas — sur le terrain acquis de la mobilité des idées comme celle de tout ce qui a pour fonction de bouger.

Evidemment une telle agressement des facultés imaginatives fait bon marché des idées reçues d'avance puisque rien n'est acquis, tout doit être conquis.

Cette philosophie de conquête

anime bien les deux derniers récits de l'auteur. Le premier, situé dans un Texas imaginaire, ressemble autant à un roman policier qu'à une stupéfiante histoire d'amour. Dans un climat très « Bagdad Café », François Barcelo fait évoluer des personnages comme des pions sur un échiquier — mais il reste seul à deviner la fin — un peu comme Sébastien Japrisot — la fantaisie verbale en plus et la morgue classique en moins. L'in vraisemblable ne le fait jamais reculer. C'est le coutumier qu'il exerce. Benjamin Tardif se retrouve seul et nu — au bord de la mer — au centre d'un pays presque totalement désertique. C'est la situation idéale pour permettre à un auteur de tout inventer et de sans cesse nous surprendre à nous tromper sur l'issue que nous croyons probable d'une pareille situation.

Quant au deuxième, François Barcelo se sert d'un matériau archi connu, d'une valeur historique qu'il se permet de rediscuter sans cesse, la célèbre bataille des plaines d'Abraham. Son ironie naturelle se fait plus sarcastique puisque les vaincus que nous fûmes revivent au présent des contingences habituelles. L'auteur, très habile, conjugue notre sort passé avec notre destinée en identifiant nos comple-

tes historiques de vaincus avec nos alléatoires talents de survivants. Il tire généreusement la langue aux stupidités des révérences admises au même rythme qu'il évoque le jeu des mousquets de nos ancêtres. Ses embaardées amusent et tuent tout à la fois. C'est ainsi qu'il peut à loisir rappeler nos déconfortures au lit, au champ de bataille, au regard de l'Observateur. Et l'Observateur, c'est encore lui, l'auteur ! Même s'il préfère avoir l'air de choquer, admettons qu'il moralise à rebours tout en s'en défendant avec éloquence. Mais il moralise tout de même. Pas aussi franchement et naïvement que les conteurs du XVIIIème siècle mais avec la facon des cinéastes visionnaires et contemporains. Tout y passe : la bêtise érigée en système, l'arrogance des politiciens et l'imbécillité des militaires, la naïveté des intellectuels, l'arrogance des riches, la saloperie des vainqueurs. Et bien plus encore... Si l'on veut, on peut superposer les figures du passé à ces personnages du présent, les confondre et chercher à s'étonner des résultats...

Oui, c'est vrai, j'oubliais de le dire : On le lit tout d'une traite ! Mais on se surprend, quand on y repense, à songer que la vie dont on rêve continue de nous échapper...

Queue de pie et noeud papillon

LE CHEF D'ORCHESTRE
Élisabeth Bernard
Paris, La Découverte
1990, 245 pages

MARIE LAURIER

L'HOMME se présente sur le plateau d'un pas rapide aux applaudissements des spectateurs qu'il salue onctueusement. Il monte sur le podium et, dès qu'il lève sa baguette, il impose un impressionnant silence.

On ne le voit que de dos, sa queue de pie et sa crinière — ou ses cheveux bouclés, selon la mode — allant dans toutes les directions jusque dans ses yeux... qu'il tient parfois fermés en se donnant un air inspiré.

C'est le chef d'orchestre, ou le *maestro*, ou le *conductor*, le *kapellmeister* ou le *konzertmeister*, celui, en tout cas, qui dirige les musiciens, « tient le tempo », impose le rythme et la couleur des sons, le maître de musique qui a pris une envergure considérable

depuis la fin du 18e siècle. D'un rôle plutôt obscur mais non moins nécessaire, au fil des ans, les directeurs d'orchestre lui ont donné une dimension considérable, imprégnant cette fonction d'une aura quasi divine, jusqu'à conserver souvent pour eux seuls le mérite de la qualité de l'ensemble.

Ils n'ont pas tout à fait tort d'entretenir cette prétention puisqu'il est démontré que les bons instrumentistes ne donnent leur pleine mesure que lorsqu'ils

sont bien dirigés, inspirés en quelque sorte par une personne d'un charisme contagieux.

Élisabeth Bernard signe un ouvrage fort intéressant sur l'histoire du chef d'orchestre, l'évolution de cette haute fonction, en parsemant son récit d'exemples concrets, en citant des noms, en proposant des appréciations tout à fait subjectives, pas toujours flatteuses peu s'en faut, de ces petits et grands hommes au pouvoir incommensurable. Elle les décrit avec leurs qualités et leurs défauts, ne cachant pas ses préférences pour certains d'entre eux. De Mozart à Boulez, de Beethoven à Messiaen, de Mahler à Charles Munch, Baremboim et Herbert von Karajan, de Wagner à Lamoureux, Bruno Walter, Berlioz, et combien d'autres qui attirent les mélomanes par la seule force de leur réputation, parfois surfaite, il faut bien le dire, par l'originalité de leur tenue — certains chefs étaient gantés de che-

veau blanc, d'autres avaient des baguettes serties de pierres précieuses — et, surtout, par la beauté de leur style.

Personnages légendaires aimant bien cultiver des réputations de grands seigneurs ou de musiciens qui ont dominé leur frustration de ne pas devenir de célèbres interprètes, les chefs d'orchestre ont gagné d'être reconnus à leur juste mérite et peut-être ont-ils maintenant une réputation excessive. Ce qu'Élisabeth Bernard démontre dans certains cas où la renommée n'avait aucune commune mesure avec une authentique compétence. L'esbroufe, c'est bien connu, est une petite manie de certains artistes, et parmi les meilleurs, et Mme Bernard nous en présente quelques parangons, tout en racontant des anecdotes savoureuses sur le comportement de grands chefs ou qui se prenaient pour tels. Elle démontre aussi que les rapports entre le *maestro* et les musiciens ne sont pas toujours harmonieux et cela se reflète souvent sur la musique qu'ils interprètent.

Le miracle, c'est que cette même musique sache dépasser les petits et grands conflits de personnalités et demeure le plus souvent, elle, harmonieuse.

Vive donc tous les Charles Dutoit du monde !

◆ Henri Tranquille

d'échecs et de dames, il a aussi publié plusieurs livres sur le sujet dont le premier en 1972, *Voir clair aux échecs*, fut fort d'un succès qui dépassa les 60 000 exemplaires. Parlant de son plus récent livre, 1984 — *Gens du livre*, Henri Tranquille pourrait conclure, empruntant une fois de plus les propos d'Alceste : « Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre, le fond de notre coeur dans nos discours se montre... »

LE PLAISIR DES MOTS

Si le coeur vous en dit, tortillez du popotin

LE DICO DU COEUR

Roland Éluerd
Belfond, Paris 1989, 295 p.

LE DICO DU CUL

Jean-Paul Colin
Belfond, Paris 1989, 192 p.

MARIE-ÉVA DE VILLERS

Vous avez le coeur à rire, vous ne connaissez pas par coeur les métaphores amoureuses ou savoureuses de Baudelaire, de Verlaine, de Supervielle ou de Félix Leclerc ;

offrez-vous ce coup de coeur pour le dictionnaire des mots du coeur, ou même du cul, et de la longue histoire des noms de ces organes vitaux, vous aurez le coeur net et l'indécible enfin dit.

Dans la sympathique collection *La vie des mots* de chez Belfond à laquelle nous devons *Le sexe des mots* de Marina Yaguello, *Ces mots qui ont perdu leur latin* du prolifique Roland Éluerd, *Les mots nouveaux apparus depuis 1985* de Gabriel Merle et al., tous publiés en 1989, deux nouveaux titres viennent de paraître : *Le dico du coeur*, toujours de Roland Éluerd et son pendant irrespectueux, *Le dico du cul* de Jean-Paul Colin. Eh oui ! Auriez-vous cru que l'auteur très sérieux du *Dictionnaire des difficultés du français* de chez Robert eût pu s'intéresser à un thème si frivole ?

Avec un clin d'oeil un brin provocateur, Colin décrit, commente 300 vocables qui concernent le postérieur, lieu de processus vitaux incontournables, écrit-il.

Les grands auteurs, les poètes n'ont pas ignoré le sujet : Apollinaire, Rabelais, Honoré de Balzac, Brantôme, le vénérable Maurice Druon, Théophile Gautier, Alfred Jarry, Alfred de Musset, Proust, Jules Renard, Rimbaud, le marquis de Sade ou le duc de Saint-Simon, la marquise de Sévigné, Voltaire et Marguerite Yourcenar sont notamment mis à contribution pour nous renseigner sur les mots et expressions qui nomment la « partie charnue, médiane et... fondamentale de notre individu ». Pour quoi se priverait-on du plaisir de dire le défendu ?

Dans *Le dico du coeur*, nous avons droit aux explications amusées de Roland Éluerd qui mêle les extraits littéraires, les notes érudites aux commentaires fantaisistes. Ainsi entre une citation de

Marivaux où Lisette dit : « Pour moi, mon coeur vous aurait choisi, dans quelque état que vous eussiez été » et un passage de *Béatrix* (Balzac) sur les choses du coeur, l'auteur inscrit le mot « cholestérol » qui est défini et mis en contexte ainsi : — Stérol d'origine alimentaire dont la trop grande abondance dans le sang multiplie les risques de maladie cardio-vasculaire. « Un Français sur six ne prend pas le cholestérol au sérieux. » (Europe 1,6-10-88,7h)

Et sur le même ton, nous pouvons lire sous « infarctus du myocarde » : — Bien que formé sur le latin « farcire », l'infarctus du myocarde n'est pas une farce, mais une lésion du muscle cardiaque consécutive à l'oblitération d'une artère coronaire.

« En cas de tendance à l'infarctus, crus conseillés : champagne sec. Blanc de blanc. » (Dr. Maury, *Soignez-vous par le vin*, p.184)

Voici encore le traitement du nom « affaire » :
UNE AFFAIRE DE COEUR
1. « Affaire de coeur, commerce de galanterie. » (Littré)
2. « Affair. A sexual relationship between two people not married to each other... » (Longman Dictionary of Contemporary English)

— La décence nous interdit de traduire la définition de cet emprunt de l'anglais au français.
À l'appétit insatiable des amateurs de dictionnaires, Roland Éluerd et Jean-Paul Colin viennent d'offrir deux « dicos » qui témoignent encore de la vie fertile des mots.

NDLR : Les lecteurs sont invités à faire part de leurs commentaires, de leurs critiques et de leurs suggestions à l'auteur de cette chronique. La correspondance doit être adressée au *Plaisir des mots*, aux soins du DEVOIR, 211 rue Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1.

DES LIVRES À DÉCOUVRIR...

Paul-Marcel LEMAIRE
Communication et culture

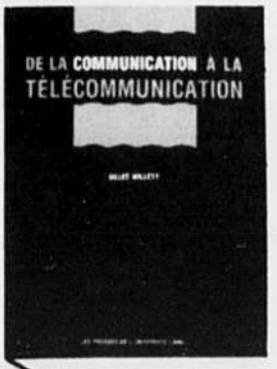
Préface de Fernand Dumont

Une étude des liens complexes entre les nouvelles communications et la culture qui se défait et se bâtit sous nos yeux. Par l'examen des techniques informatiques, du livre et de l'image, de la publicité télévisée, du téléroman, du traitement journalistique du sida..., l'ouvrage propose à tout lecteur avide de réflexion un itinéraire varié, rigoureux et audacieux.
318 pages, 30 \$.



Gilles WILLETT
De la communication à la télécommunication

Une description vulgarisée des moyens, systèmes, services et enjeux de la télécommunication provoqués par les développements techniques successifs, suivie d'une réflexion sur la communication et la télécommunication comme phénomènes et sur les changements auxquels nous avons à faire face en cette matière. 350 pages, 39 \$.



BON DE COMMANDE

Veillez m'envoyer le(s) ouvrage(s) suivant(s) :

_____ exemplaire(s) COMMUNICATION ET CULTURE à 30 \$ chacun.
_____ exemplaire(s) DE LA COMMUNICATION À LA TÉLÉCOMMUNICATION à 39 \$ chacun.

Date _____
 Paiement ci-joint (chèque ou mandat) _____ \$
 MASTER CARD n° _____ VISA n° _____
Date d'expiration de ma carte de crédit _____ Tél. : _____
Signature _____
Nom (en majuscules) _____
Adresse _____

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Avenue de la médecine, Cité universitaire
Sainte-Foy G1K 7P4 ☎ 418 656 5106

TRIPTYQUE

C.P. 5670, succ. C.
Montréal H2L 2H0
Tél. : (514) 524-5900



LA MORT DE MARLON BRANDO

Roman

Pierre Gobeil

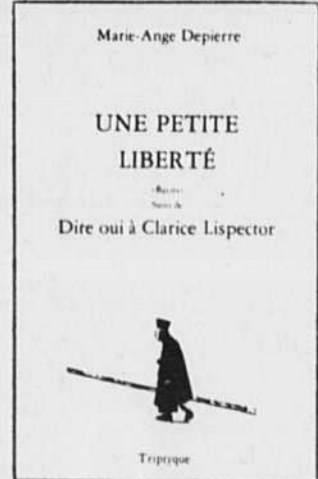
« Absolument remarquable... »

C'est le livre qui m'a le plus impressionné cette année. » René Homier-Roy CKAC

« Je salue avec enthousiasme le grand écrivain qui se manifeste à chaque ligne. »

Christiane Laforge,
Le Quotidien

108 p., 12,95 \$



UNE PETITE LIBERTÉ

Récits

Marie-Ange Depierre

C'est à travers la lecture de l'oeuvre de Clarice Lispector que M.-A. Depierre s'ouvrit à sa propre écriture, entre murmure et cri, corps et parole, ce qui lui permit de faire le lien entre deux voies de recherche : le corps et la psychanalyse (son métier de psychothérapeute par le corps) et le corps et l'écriture (sa passion pour la littérature).

104 p., 12,95 \$



Au nom de votre santé,
Cessez de fumer!